

LE

# MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

## MODES.



que; le 22. le préfet de la Seine doit donner un grand bal dans les salons de l'Hôtel de Ville. En dehors de ces fêtes de monde officiel, l'aristocratie parisienne ouvre de toutes parts ses salons. Déjà l'on a dansé chez la comtesse de T..., et lundi dernier madame de F... réunissait l'élite de notre société sous les splendides lambris de son hôtel, transformé en un véritable jardin, grâce à la profusion de fleurs dont ils étaient ornés : nous ne pouvons qu'applaudir à cette mode de fleurs qui se répand de plus en plus.

Que de gracieuses toilettes ont été exécutées pour ses fêtes, que d'autres qui seront créées pour les soirées qui se préparent !

Nous voici en plein cœur de la saison des fêtes et des bals. On danse partout, chez tous les ministres, à l'intérieur, à l'instruction publi-

Les corsages de bal sont très busqués et sans basques. Quoique les basques conservent la vogue pour toilettes de ville, il est de mauvais goût d'en mettre aux robes de bal en étoffes légères. Cependant l'on fait des corsages à basques pour les femmes qui ne dansent pas et qui portent ce que l'on appelle des étoffes sérieuses. Beaucoup de corsages pour robes de bal sont à draperies, mode très gracieuse qui donne de l'ampleur à la poitrine et de l'élégance à la taille. Pour robes à berthes ou à bretelles, les bretelles ne s'arrêtent pas au corsage, mais se continuent et retombent jusque sur la jupe. L'effet en est on ne peut plus joli. D'autres sont fixées à la taille par un nœud de rubans, les longs bouts flottants formant ceinture. Les doubles et triples jupes, les bouillonnés, les volants, sont ce qu'il y a de plus en vogue pour les étoffes légères. Les robes en lampas, en brocarts, en velours épinglés, portées par les femmes qui ne dansent pas sont généralement à jupe unie : toute la richesse de l'ornementation est réservée au corsage. Avec ces robes, l'on porte volontiers soit une légère écharpe en chantilly, soit un fichu Marie-Antoinette en angleterre ou en guipure, semblable à ceux que nous avons remarqué dans le salon de lingerie de la maison *Lhopiteau* : cette maison, qui continue dignement la réputation de la maison *Popelin-*

*Ducarre* sa devancière, a fait dernièrement de délicieuses toilettes de bal. On nous saura gré d'en décrire quelques-unes :

D'abord, une robe en tulle illusion blanc, à trois volants brodés, en soie blanche, d'une riche guirlande de fleurs reproduisant de grands volubilis dont le bord des pétales était garni d'un haut effilé mousse pareillement en soie blanche. Rien de plus ravissant que le reflet argenté de ces effilés qui ressemblaient à de longs pistils sortant du cœur de la fleur. Les mêmes broderies se retrouvaient sur la berthe et à la manche, très courte, où elles formaient un petit bouillonné retenu par une touffe de liserons bleus à cœur de marabout. Un bouquet semblable, vaporeuse création de madame *Tilman*, ornait le devant du corsage et composait la coiffure disposée en cache-peigne et retenue, de chaque côté, par des attaches en brillants.

Une autre robe, à double jupe, en tulle illusion rose, nous a semblé aussi remarquable par sa richesse que par son élégance. La première jupe était garnie d'un large bouillonné piqué de petits nœuds de rubans en satin rose ; la deuxième était entièrement recouverte par deux hauts volants en point d'Angleterre, dont le deuxième venait retomber sur le haut du bouillonné de la première jupe. La berthe, qui ornait le corsage très décolleté, était également formée d'un bouillonné terminé par un volant en point d'Angleterre. La manche, formée d'un petit bouillonné, se terminait par un petit volant de point d'Angleterre. Des roses sans feuilles, à cœurs de diamant, pour coiffure et pour bouquet de corsage complétaient cette toilette, qui, nous le répétons, ne le cède à nulle autre pour la richesse et l'élégance.

La charmante toilette de bal que nous avons fait dessiner sur la gravure de notre deuxième numéro du mois dernier obtient un véritable succès. La maison *Lhopiteau* l'a déjà reproduite plusieurs fois pour jeune femme et pour jeune personne. C'est que cette toilette, bien que d'une rare simplicité, se distingue par un goût exquis.

Les robes de dessous se font toujours soit en satin, soit en taffetas ; cependant c'est le taffetas qui domine. Le bas de la jupe est presque toujours bordé d'une ruche en taffetas, destinée à donner du soutien et de la légèreté à la robe de dessus.

Pour qu'une robe de bal soit sans reproche, il faut un corset châtelaine de madame *Clémançon* ; ce nouveau corset, qui prête tant de grâce et d'élégance à la taille, est aussi adopté pour les costumes de cour et les toilettes habillées. Le corset châtelaine, nouvelle création

de madame *Clémançon* est, on peut le dire, un des grands succès de cet hiver.

Au nombre des nouvelles coiffures que crée chaque jour madame *Tilman*, nous avons particulièrement remarqué la coiffure d'Albe, composée de deux touffes mignonnes de chardons d'Espagne rose de Chine de plusieurs tons, réunies par un cordon de long feuillage velouté de blanc, moucheté de points roses et marrons formant cache-peigne. Cette coiffure, d'une grande légèreté, est d'un effet ravissant aux lumières.

Parlons aussi du ruban fleuri. Cette coiffure, destinée à border le double bandeau, est formée d'un cordon de feuillages à reflets nacrés, très minces vers le milieu, faisant légèrement la pointe devant, et allant en s'élargissant de chaque côté et en diminuant derrière, pour se terminer par deux bouts flottants.

La coiffure marquise, est composée de deux touffes de rose pourpre à feuillage de velours nacarat, à demi cachées sous le bandeau formant cache-peigne fleuri derrière, et relevé sur le devant de la tête par une torsade en velours pourpre et nacarat, qui contourne le dessus du bandeau.

Toutes ces coiffures se distinguent autant par la coquetterie et la légèreté de la monture que par l'admirable perfection des feuillages et des fleurs.

Madame *Plé-Horain*, que l'on peut citer parmi les plus célèbres maisons de mode, fait de gracieux petits bonnets mélangés de dentelle noires et blanches. Cette association continue à être en faveur cet hiver. En général, les petits bonnets habillés de cette maison se placent très en arrière et découvrent presque entièrement les bandeaux. Parmi les plus jolis nous citerons le bonnet *Galathée*, garni de dentelle noire, au milieu de laquelle est posée une ruche en dentelle blanche, ornée d'un côté d'une touffe de fleurs, de l'autre d'un beau nœud de rubans.

Madame *Plé-Horain* fournit aussi beaucoup de coiffures en feuillages nuancés mélangés de feuillages de dentelle noire et blanche, complétées par un large ruban à longs bouts flottants.

Pour toilettes de bal ou de spectacle, elle donne la préférence aux coiffures formées d'un galon en velours ponceau rattachant deux belles plumes blanches qui s'enroulent gracieusement sur le côté. Elle a aussi des petits bords en velours ornés de plumes pour jeunes femmes ; des petits bords en dentelle et en guipure, ornés de fleurs, tout cela d'une coquetterie sans pareille. Du reste, madame

*Plé-Horain* a tout à fait abandonné les feuillages ou les ornements en or. En général, l'or qui se mêlait naguère à toutes les toilettes de bal, a presque totalement disparu cet hiver, sauf les dentelles d'or et d'argent encore employées pour costumes de cour.

Parmi les chapeaux nouveaux de la maison *Plé-Horain*, mentionnons un chapeau en taffetas mousse blanc, garni de trois biais en ruban bleu-ciel et orné d'un entre-deux en blonde guipure, mélangé de coques de rubans. Deux plumes, posées sous la passe, reviennent former ornement dessus. Le dessous se compose de blonde et de boutons de rose.

Un autre en poul de soie rose, entièrement recouvert d'un voile de tulle point d'esprit, légèrement bouillonné et bordé d'une blonde. Ce voile, qui recouvre le bavolet et retombe de chaque côté en longues l'arbes sur les épaules, est rattaché à droite et à gauche de la passe par trois belles têtes de plumes roses. Le dessous est orné, d'un côté de marguerites, de l'autre d'un nœud de ruban entremêlé de blonde.

Madame *Plé-Horain* nous a fait confidence d'une nouveauté créée par elle en vue de la saison prochaine, et pour laquelle elle vient d'obtenir un brevet. Nous ne pouvons trahir aujourd'hui le secret de cette charmante création, mais nous lui prédisons dès à présent un énorme succès. Cette nouveauté, digne tout à fait de la maison *Plé-Horain*, luttera avantageusement avec les plus belles pailles d'Italie et sera immédiatement adoptée par toutes les femmes véritablement élégantes.

A propos d'élégance, le nom de *Chapron* vient tout naturellement se placer sous notre plume. Saisissons donc l'occasion de parler d'une charmante nouveauté désignée sous le nom de *mouchoir de la Sublime-Porte*. Ce mouchoir est entouré d'un entre-deux en dentelle, sur laquelle est brodé au plumetis un semé de petits croissants, disposés de manière que

chaque dessin de la dentelle se trouve dans l'intérieur du croissant. Aux quatre coins sont brodés des écussons de branches de palmiers enlacées autour d'un fond de dentelle, sur lequel se dessine une croix posée sur une ancre. L'encadrement du mouchoir, qui borde l'entre-deux de dentelle, est indiqué par un feston composé d'une suite de croissants. Cette nouveauté obtient un succès fou.

Parmi les nombreux mouchoirs que *Chapron* a vendus pour cadeaux d'étrennes, nous citerons le mouchoir *fleur des pois*, le *Chambord*, le *mouchoir oriental* et le mouchoir *Eugénie*, délicieuses créations où la richesse des dentelles luttent avec la beauté et le fini de la broderie.

A nos charmantes lectrices, fatiguées par les bals, nous conseillerons l'*acétine Faquer*, dont l'usage hygiénique donne du ton à la peau et de la fraîcheur au teint. A celles qui attachent du prix à la souplesse de leurs belles mains et qui veulent les préserver des gerçures, nous recommanderons l'*amandine* de ce célèbre parfumeur. Et puisque nous voilà chez *Faquer*, disons en passant que les gants de bal se garnissent soit de petites ruches de tulle, soit de petits plissés de satin terminés par un nœud de ruban; que ces garnitures s'attachent quelquefois au gant, mais que généralement elles en sont indépendantes, quoique ayant l'air d'y adhérer. Elles sont tout simplement montées sur un élastique formant bracelet.

Terminons en vous rappelant, au moment des bals et des fêtes, la belle collection d'éventails anciens et modernes de *Faquer*. L'éventail, ce complément indispensable de la toilette, que l'on emporte au bal, au spectacle, au concert, l'éventail qui est à la fois un maintien et une distraction, et qui a de plus pour les femmes le précieux avantage d'offrir l'occasion de déployer la grâce d'un bras poli et fait au tour, et de faire valoir la beauté d'une main blanche comme l'ivoire.

#### DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 419.

TOILETTE DE SOIRÉE OU DE DÏNER. — Coiffure composée d'un fond en dentelle noire formant auréole posée très en arrière, avec deux barbes.

Robe en taffetas pékiné, à rayures, l'une large en taffetas uni *mode*, l'autre, plus étroite, fond blanc, à filets et bouquets pompadour, brochée, ornée de ruban n° 22 assorti.

Corsage décolleté formant pointé devant. Manches très courtes, un peu bouffantes. Jupe unie, formant de gros plis creux, et longue derrière.

Un ruban pincé au milieu et sur les épaules est posé en travers sur le haut du corsage, il se termine sur la manche par deux coques.

plates tombantes, et deux bouts flottants de 25 à 35 centimètres.

Un ruban pincé sur l'épaule et à la taille, en plis *contrariés*, est posé en bretelles. Derrière, ces bretelles se réunissent à la taille sous un nœud à bouts. Devant, elles accompagnent la pointe du corsage et là forment deux coques plates et se continuent en longs bouts de la longueur de 90 à 100 centimètres

GRANDE TOILETTE PARÉE. — Coiffure en bandeaux bouffants: Cheveux bas, en arrière, enfermés sous une sorte de coiffe en feuillage de velours avec grappes de petits fruits en argent. Quelques traînes retombent sur le col.

Robe en brocatelle bleue brochée d'argent,

ornée de tulle blanc et de feuillages en velours à baies d'argent.

Le corsage décolleté forme la pointe devant. Le haut est garni d'une draperie plissée en tulle blanc. Sur le milieu de cette draperie est une agrafe de feuillages avec branches tombantes.

Un cordon de feuillage et de fruits est posé en bretelles, derrière comme devant. Manches bouffantes.

De chaque côté de la jupe sont pratiqués des crevés sur un fond de soie blanche. Sur ces crevés sont des bouillonnés de tulle blanc entre lesquels serpente une longue guirlande de feuillages et de fruits dont l'extrémité très fine vient se relier aux bretelles.

Les bouillous de tulle sont piqués avec des perles d'argent.

## PAUVRE MATTHIEU.

(HISTOIRE D'ATELIER.)

(Suite.)

### II.

Valdroche était le lion des jeunes artistes de la rue de l'Ouest, le beau du quartier. Il fallait le voir avec sa veste de velours, le chapeau tyrolien sur l'oreille, la pipe à la bouche et les bras enfoncés jusqu'aux coudes dans les poches de son pantalon à la hussarde! Il avait des airs conquérants et des allures de matamore qui tournaient la tête à toutes les fillettes du voisinage. Fier de ses succès, Valdroche se croyait irrésistible, et partout où il paraissait on devait, croyait-il, s'incliner devant lui. Aussi fut-il bien étonné un jour, lorsque à la suite des préliminaires d'usage, après maintes œillades lancées au passage, ayant cru pouvoir adresser ses hommages par écrit à mademoiselle Marie, il n'obtint pas sur le champ le triomphe qui lui semblait dû.

Mademoiselle Marie était la fille unique d'un vieil employé au ministère de l'intérieur, qui demeurait au rez-de-chaussée d'une maison de la rue de l'Ouest. C'était une charmante jeune fille, rose et blonde, qui posait depuis longtemps sans le savoir pour tous les anges qui sortaient des ateliers du quartier du Luxembourg. L'été,

quand elle entr'ouvrait sa croisée et qu'elle se croyait bien abritée derrière un buisson de fleurs, il n'était pas rare qu'un peintre à court de modèle et à bout d'inspirations fût là, à deux pas, prêt à saisir à la dérobée ce profil pur, et cette ligne harmonieuse, et cet œil baissé sous une paupière diaphane. Matthieu n'avait pas été le dernier à prendre conseil de cette beauté virginale pour en répandre le rayonnement sur les créations de sa palette; mais il l'avait toujours fait avec tant de précautions et de réserve que la jeune fille ne s'en était jamais aperçue. Au contraire, Valdroche venait quelquefois, le crayon à la main, se planter insolemment devant la croisée, plus soucieux de se faire remarquer que de recueillir précieusement les traits divins de la jeune fille. Celle-ci, lorsqu'elle apercevait ce manège, se cachait en rougissant derrière son rideau, et Valdroche, très satisfait de lui-même, se retirait en retroussant sa moustache, certain d'avoir produit sur ce jeune cœur une profonde impression.

Quand il se fut persuadé, dans sa fatuité excessive, qu'il n'avait plus qu'un mot à dire pour déterminer l'explosion de l'incendie qu'il avait allumé, il prit une plume et traça sur un

papier doré les lignes brûlantes qui devaient assurer son triomphe. Puis, quand le soir fut venu, à l'heure où la rue est déserte, il passa devant la croisée entr'ouverte où la jeune fille respirait en rêvant la brise du soir, et glissa d'une main habile parmi les fleurs la lettre qu'il avait préparée. Ce manège fut-il accompli avec une si grande adresse qu'il échappa à la jeune fille, ou bien celle-ci voulut-elle repousser par le témoignage de la plus manifeste indifférence cet hommage inconvenant du dangereux artiste? Toujours est-il qu'en arrangeant ses fleurs pour la nuit et en fermant les volets de sa fenêtre, mademoiselle Marie fit tomber dans la rue l'épître brûlante de Valdroche. Et comme la rue de l'Ouest, peu fréquentée pendant le jour, l'est encore moins pendant la nuit, ce fut le premier passant qui la trouva le lendemain matin.

Ce premier passant fut notre pauvre Matthieu. Il avait l'habitude de se mettre au travail de très grand matin, mais ce jour-là, il s'était levé plus tôt encore que de coutume pour terminer une étude qu'il voulait envoyer à son protecteur. Lorsqu'il était arrivé devant la maison habitée par mademoiselle Marie, il avait instinctivement ralenti et allégé son pas, de peur que le bruit ne troublât le sommeil de la jeune fille. En cherchant du regard les pavés saillants pour y poser la pointe de son pied, Matthieu aperçut la lettre par terre et s'empressa de la ramasser. L'enveloppe était cachetée, mais elle ne portait point de suscription; il lui était donc impossible de savoir à qui elle était destinée, et pourtant il sentait sa main trembler et son cœur se troubler.

— C'est pour elle, dit-il tout bas.

Et ses doigts allaient briser le cachet lorsqu'il sentit une main vigoureuse s'appesantir sur son épaule.

— Eh ! eh ! mon compère, il paraît que vous ramassez de bonne heure les billets doux ! dit une voix dure et moqueuse, dont le timbre ne lui était pas inconnu.

Le jeune homme se retourna et se trouva face à face avec Valdroche.

En toute circonstance autre que celle-ci, Matthieu se fût contenté sans doute de faire une réponse banale et de fuir avec le rude com-

pagnon tout prétexte d'entretien; mais la question avait été faite d'un ton si impertinent et avec une intention si manifeste d'hostilité, elle venait si mal à propos et d'une façon si outrageante pour la jeune fille, qu'il redressa le front, et toisant Valdroche de la tête aux pieds,

— Qu'est-ce que cela vous fait ? lui dit-il.

— Ce que cela me fait ! répéta Valdroche en se croisant les bras comme un fort de la halle qui chercherait querelle; cela me fait beaucoup, mon jeune ami, car cette lettre est pour moi.

— Pour vous ! Elle ne porte pas de suscription.

— Raison de plus, je vous dis qu'elle est pour moi. Voyons, finissons cette plaisanterie et donnez-moi cette lettre.

Matthieu se croisa les bras à son tour, et regardant Valdroche en face :

— Rien ne prouve que cette lettre soit pour vous, dit-il, et vous ne l'aurez pas.

— De gré ou de force, mon petit ami, je l'aurai.

— Venez donc la prendre, fit le jeune artiste en cachant le billet dans sa poche.

Quand il vit la détermination de Matthieu, Valdroche, au lieu de bondir sur sa proie comme il eût fait s'il y avait eu là des spectateurs, prit l'air le plus doux et le plus discret qu'il lui fut possible.

— Voyons, Matthieu, soyez raisonnable, je vous dis que cette lettre est à moi; c'est une réponse que j'attendais, et vous comprenez, entre camarade on se doit des égards. Cette lettre n'a pas d'adresse, c'est tout simple; il y a certaines lettres au monde qui ne paraissent adressées à personne et qui pourtant arrivent sûrement à leur destination. Vous avez été plus matineux que moi et vous avez trouvé le billet qui m'était destiné. En pareille circonstance, moi, je n'aurais pas hésité à vous le rendre, si vous étiez venu me dire : « Valdroche, cette lettre m'appartient. » Est-ce que vous douteriez de ma parole ?

Ce discours insidieux allait droit aux sentiments honnêtes qui étaient au fond du cœur de Matthieu. Celui-ci pensa que son camarade pouvait avoir raison; mais alors il fallait douter de la vertu de mademoiselle Marie, et c'était

là un soupçon injurieux qui lui semblait une odieuse profanation.

— Non, dit-il, cette lettre ne vous est pas destinée, cela n'est pas possible.

— Pas possible ! Et pourquoi cela ?

— Parce que je l'ai trouvée sous cette fenêtre et que la maison n'a pas d'autre étage.

Valdroche, qui ne croyait guère à la vertu et qui se considérait comme irrésistible, eut bonne envie de rire en entendant ce raisonnement ; mais la vanité l'emportant, il se trouva presque offensé que l'on put mettre en doute sa victoire.

— Eh bien, dit-il, sous cette fenêtre, c'est tout simple. Est-ce qu'il n'y a pas là une jolie fille ?

— Et vous prétendez !...

— Tout beau, je ne prétends rien ; seulement, il m'est bien permis de supposer que l'on n'est pas tout à fait insensible.

Quelle métamorphose s'opéra-t-il tout à coup chez le pauvre Matthieu ? Son regard devint celui d'un lion, ses dents claquèrent, ses doigts se crispèrent et tous les muscles de son corps se tendirent.

— Monsieur, s'écria-t-il, vous en avez menti.

Si jamais figure présenta le spectacle de l'étonnement, ce fut celle de Valdroche en recevant cette injurieuse apostrophe. Il demeura un instant stupéfait comme s'il n'eut pas compris le mot qu'il venait d'entendre. Pendant ce temps là, Matthieu avait brisé le cachet de la lettre, et il la parcourait d'un regard fiévreux pour y chercher la justification du démenti qu'il venait de donner. A peine l'eut-il lue que ses traits se détendirent ; ses yeux reprirent leur expression habituelle de sérénité, et sa bouche même se prit à sourire.

— Vous avez raison, dit-il en s'approchant de Valdroche avant que celui-ci fût revenu de sa surprise, vous avez raison, cette lettre est à vous, bien à vous, et je vous la rends.

Puis il partit d'un éclat de rire qui retentit au fond du cœur de Valdroche comme un appel de trompette. Celui-ci se redressa vivement, et reconnaissant dans la lettre que Matthieu venait de lire le billet qu'il avait écrit la veille, il poussa un cri de rage digne d'une hyène bles-

sée. Mais l'hyène avait des dents et des griffes. Valdroche, d'un bond, sauta sur l'artiste, et avant que celui-ci eût eu le temps de se reconnaître, il était jeté à terre et à demi broyé sous le poing de fer de son rival.

La rue était déserte ; Matthieu ne poussait pas un cri, pas une plainte. Accablé par des forces supérieures, il se défendait de son mieux, mais sans succès, et la fureur de son adversaire augmentait à mesure qu'elle trouvait à se repaître ; il était douteux que le pauvre jeune homme sortît sain et sauf de cette lutte inégale.

Cependant, avant que le combat commençât, la croisée s'était ouverte doucement derrière la persienne du rez-de-chaussée, et probablement l'entretien des deux artistes avait trouvé des oreilles promptes à l'écouter. Au moment où Matthieu succombait, la persienne s'ouvrit à son tour, et une voix indignée s'écria :

— Monsieur Valdroche, vous êtes un lâche !

Ce mot tombé du ciel fit relever la tête et lâcher prise au vainqueur.

— Lâche, dites-vous, mademoiselle ! s'écria-t-il. Mais savez-vous ce qu'il a fait ?

— Peu m'importe ; il est d'un homme lâche et sans courage d'attaquer un autre homme avec des armes supérieures. Vous trouveriez infâme qu'on se mit quatre contre un, et vous ne rougissez pas de vous jeter sur monsieur, vous qui êtes quatre fois plus fort que lui !

Cet hommage rendu à sa force physique ne laissait pas que de flatter Valdroche ; mais le ton et le regard méprisant de la jeune fille tempéraient un peu les élans de sa vanité.

Pendant ce temps là, Matthieu était parvenu non sans peine à se relever, et honteux de sa défaite aux yeux de la jeune fille, il essayait, en s'appuyant contre le mur, de regagner sa demeure. Mais dans sa chute sa tête avait porté sur un pavé aigu, le sang coulait en abondance sur son visage, et ses efforts étaient impuissants à lui rendre ses forces épuisées. Après avoir fait un pas ou deux, il chancela et s'affaissa sur lui-même.

— Pauvre jeune homme ! s'écria la jeune fille.

Et rentrant aussitôt dans l'appartement, elle



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue Richelieu 92

Coiffures de R. Schopiteau Ancienne M<sup>o</sup> Popelin Ducarre Coiffures de la M<sup>o</sup> Elé Morain.  
 Fleurs de M<sup>o</sup> Eilman B<sup>o</sup> de S. M. C. Impératrice. Dentelles de G. Violard Corsets  
 de M<sup>o</sup> Clémouzon. Mancheir de Chapron. Parfums de Sogrand Tournisseur  
 Breveté de S. M. C. Empereur et des Cours Étrangères.

après son père,  
mais ce qui venait  
peut-être de son caractère  
avait l'habitude de s'  
avoir peut-être à obéir à  
voler au secours de  
qui était resté la bon  
l'air et semblant sou  
pousser avec, mais l'e  
et à la faire entrer. Je  
qui n'est pas une arri  
mais de ses regrets  
manger en prison, et  
il s'occupait pas de s'  
qu'il en soit, il se mo  
pense que la jeune fil  
venez à sa victime ; et  
sans à ouvrir les ye  
s'être en demandant a  
permission de revenir  
Il vint au effet que  
encore le jeune artis  
l'air, entre Marie et  
appressés à renouvel  
les compresses d'eau  
une air de lui que V  
une seule pour détruire  
s'en joignant un regard  
qu'il a vu, n'étant  
l'air, et en voyant en  
s'empres à dans  
sur un instant à l'es  
l'air de son jour to  
l'air à cet instanc  
de toutes les femm  
l'air dont mademois  
père peinte, et s'estim  
s'empres des circonstanc  
peut-être. Toutefois, il cro  
s'en être occupé et des la  
de, afin de regagner un  
peut-être du matin lui av  
s'en de la jeune fille.  
des d'air, il alla donc  
et à l'instant devant lui  
qu'il ne s'en serait lui-m  
— Non, cher Mathieu  
s'empres de vous non  
d'être ma breuvable.



appela son père, à qui elle expliqua en deux mots ce qui venait de se passer. Le vieil employé du ministère était un bonhomme qui avait l'habitude de se lever matin ; il se trouva donc prêt à obéir à l'inspiration de sa fille et à voler au secours du jeune artiste. Valdroche, qui était resté honteux de sa mauvaise action et tremblant sur les conséquences qu'elle pouvait avoir, aida l'employé à relever Matthieu et à le faire entrer dans sa maison. Peut-être avait-il aussi une arrière-pensée en témoignant ainsi de ses regrets ; peut-être voulait-il se ménager un pardon et s'ouvrir une porte dont il n'espérait pas de sitôt franchir le seuil. Quoi qu'il en soit, il se montra presque aussi empressé que la jeune fille à porter les premiers secours à sa victime ; et, lorsque celle-ci commença à rouvrir les yeux, il eut le tact de se retirer en demandant au maître de la maison la permission de revenir voir son camarade.

Il revint en effet quelques heures plus tard, et trouva le jeune artiste assis dans le meilleur fauteuil, entre Marie et sa mère, toutes deux empressées à renouveler sur son front blessé des compresses d'eau froide. A tout homme moins sûr de lui que Valdroche, ce spectacle aurait suffi pour détruire toutes ses espérances ; mais en jetant un regard sur son antagoniste, qui, à la vérité, n'était rien moins qu'un Antinoüs, et en voyant en même temps sa propre image reproduite dans une glace, il ne put lui venir un instant à l'esprit que la laideur de Matthieu dût un jour triompher de sa beauté. Il attribua à cet instinct de charité qui git au cœur de toutes les femmes, les soins et les attentions dont mademoiselle Marie entourait le jeune peintre, et s'estima heureux d'avoir provoqué des circonstances si favorables à ses projets. Toutefois, il crut devoir se donner des airs de repentir et des façons d'homme attendri, afin de regagner un peu du terrain que le pugilat du matin lui avait fait perdre dans le cœur de la jeune fille. Après avoir salué les deux dames, il alla donc droit au jeune artiste, et s'inclinant devant lui avec plus de souplesse qu'il ne s'en serait lui-même cru capable :

— Mon cher Matthieu, lui dit-il, je viens solliciter de vous mon pardon et vous prier d'oublier ma brutalité.

Matthieu tendit aussitôt à Valdroche sa main affaiblie et lui dit avec un accent de véritable émotion dans la voix, que sa démarche lui allait au cœur et qu'il lui en savait meilleur gré que du plus grand service rendu. Valdroche, en entendant ces paroles chrétiennes, dut se croire un bien grand scélérat ou s'estimer un bien habile diplomate. Il ne s'arrêta pas en si beau chemin, et, tenant la main du jeune homme, il ajouta :

— Me permettrez-vous à l'avenir de prétendre conquérir votre estime et votre amitié ?

— Ce que vous venez de faire, répondit Matthieu, vous donne tout droit à l'une comme à l'autre.

Une étreinte nouvelle sembla sceller ce serment pour l'avenir. Puis, Valdroche s'adressant à la jeune fille :

— Maintenant, mademoiselle, dit-il, excuserez-vous le regrettable spectacle que je vous ai donné ce matin. Si j'avais pu soupçonner votre présence, je crois que la colère m'aurait plutôt étouffé que de devenir pour vous une cause de scandale et d'effroi, un motif malheureusement trop juste de reproches et de sévère accusation.

La jeune fille regarda Valdroche sans répondre. Évidemment, elle n'avait pas pardonné la brutalité de l'artiste. La mère répondit pour elle.

— Nous savons bien, monsieur Valdroche, que vous êtes un peu tapageur, un peu mauvais sujet, et que tout le monde a peur de vous dans le quartier ; mais, au fond, je vous crois un bon garçon. Et puis, il faut bien pardonner quelque chose à la jeunesse et surtout aux artistes. Ces artistes ne sont jamais faits comme les autres hommes.

— Est-ce aussi l'avis de mademoiselle Marie, demanda Valdroche ?

— Oui, monsieur ; mais je crois aussi que les artistes doivent se montrer plus grands et meilleurs que les autres hommes, parce qu'ils doivent être d'une nature et d'une intelligence plus élevées.

— Voilà de nobles et justes paroles, fit Matthieu d'une voix faible, et tout homme véritablement artiste devrait être jaloux de les justifier.

— C'est presque un duel que vous me proposez, Matthieu, dit Valdroche en jetant sur Marie un coup d'œil significatif, mais un duel avec des armes meilleures et plus courtoises que celles dont j'ai voulu faire usage. Eh bien, soit, je l'accepte; et mademoiselle, si madame veut bien le permettre, sera le juge du camp.

La mère de Marie n'avait pas bien compris le sens allégorique de ces paroles, et elle demandait du regard à sa fille ce que ce beau garçon de Valdroche avait voulu dire. Celle-ci intervint.

— Ces messieurs, dit-elle, prétendent maintenant devenir bons amis et nous donner le spectacle de leur lutte pacifique : ils veulent tous deux faire votre portrait, ma mère; dites, le voulez-vous ?

— Mon portrait ! à quoi bon ? à mon âge, on n'a plus rien de beau à montrer, et, par conséquent, il est inutile de le faire reproduire ; mais au tien, petite, et quand on a ton charmant visage, il est bon de se faire voir et de se faire peindre : on se prépare ainsi de bons souvenirs pour les vieux jours, et c'est encore du bonheur, quand on est veille et laide, de pouvoir dire, en montrant un joli minois dans un vieux cadre : « Tenez, regardez donc comme j'étais jolie quand j'avais dix-huit ans. » Donc, ce n'est pas moi que ces messieurs doivent peindre, c'est toi petite, et pourvu qu'ils veuillent bien apporter ici leurs palettes, nous verrons à les installer le plus commodément possible.

— Mais, ma mère, y pensez-vous ? dit la jeune fille en rougissant ; c'est d'une indiscretion !.....

— L'indiscretion serait-elle moins grande s'il s'agissait de faire mon portrait ? Allons, allons, petite, je sais encore ce que je dis ; ces messieurs aiment mieux s'inspirer de ton visage que du mien.

— Voilà donc qui est convenu, mademoiselle, reprit Valdroche ; madame votre mère le veut, nous ferons votre portrait. Quand commencerons-nous ? Pour moi, je suis tout prêt.

— Oui, fit la jeune fille, mais monsieur Matthieu ne l'est pas ; et puisque je dois, comme vous dites, être juge du camp, vous me permettrez bien de donner moi-même le signa

J'entends que monsieur Matthieu entre le premier dans l'arène.

Valdroche, qui croyait avoir produit par ses galanteries un très heureux effet sur l'esprit de la jeune fille, fut un moment déconcerté de cette préférence pour son rival ; mais de pareils doutes sur sa propre valeur ne pouvaient pas résister chez lui à la réflexion. Il s'imagina que la jeune fille, en lui réservant de venir après son rival, lui rendait le triomphe plus facile par la comparaison, et que ce n'était de sa part qu'une preuve nouvelle de certaine prédilection pour sa personne. La vanité a des ressources infinies pour plaider le pour et le contre, et se donner toujours gain de cause.

### III.

A quelques jours de là, le pauvre Matthieu fut assez bien remis de sa chute forcée pour pouvoir reprendre ses pinceaux. Il avait apporté sa palette et son chevalet, tendu devant les vitres basses de la croisée une toile indispensable, et l'atelier une fois improvisé, il avait prié mademoiselle Marie de prendre pour lui sa pose la plus naturelle et la plus habituelle, ce qui fut très difficile à trouver, comme il arrive toujours en pareille circonstance. Enfin, cependant, grâce à l'élégance toute naïve du modèle et à l'intelligence de l'artiste, la pose fut arrêtée, et Matthieu n'eut plus qu'à prendre ses pinceaux.

Matthieu travaillait lentement, posément, en homme qui se soucie peu de produire, mais qui veut satisfaire avant tout son penchant pour l'idéal, et tout tenter pour l'atteindre. Il semble pourtant que cette fois il exagéra cette qualité rare parmi nos artistes, et prit plaisir à prolonger son travail au delà des limites permises. Il étudiait les moindres détails avec une conscience de bénédictin, et recommençait vingt fois plutôt que de laisser un endroit faible ou à moitié réussi. Les mains surtout l'occupèrent longtemps ; il est vrai que Marie les avait les plus belles du monde, et qu'il eût été fâcheux de ne point reproduire scrupuleusement toutes les beautés du modèle. Mais ce désir légitime qu'avait l'artiste de faire une œuvre hors ligne était-il la seule cause de ce lent et laborieux

travail ? N'était-il pas permis de croire que, pour jouir plus longtemps de la vue du modèle, Matthieu usait du stratagème inventé par Pénélope ? C'est du moins ce que pensait Valdroche, dont l'humeur impatiente s'accommodait mal de tant de retards. Mais Marie, mais la mère de Marie surtout, témoins assidus des recherches et des patientes études de l'artiste, rendaient mieux justice à la délicatesse de son caractère ; elles savaient ses luttes quotidiennes contre les difficultés, et les ressources infinies de son pinceau pour en triompher ; elles savaient que, mécontent de lui presque toujours, il cherchait sans cesse à améliorer son œuvre et à faire descendre sur elle ce rayon céleste qui semble dérobé par les grands artistes aux splendeurs idéales du paradis.

Deux mois se passèrent avant qu'il eût terminé le portrait de Marie. Valdroche murmurait ; Marie elle-même, malgré la patience attentive qu'elle apportait aux séances, ne pouvait pas toujours dissimuler sa lassitude. Seule, la mère trouvait que tout allait pour le mieux ; que Matthieu était bien heureux d'avoir trouvé un modèle comme Marie, ce qui était vrai, et que Marie ne devait pas être fâchée d'être peinte par un artiste d'un talent si sévère et si consciencieux. Qui sait même si la bonne femme ne poussait pas plus loin ses plans d'arrangement et ses prévisions optimistes ? Sage, réservé, laborieux, Matthieu était un jeune homme devant qui la porte d'une honnête maison pouvait toujours s'ouvrir. Il ne serait peut-être jamais un très grand artiste, mais il pouvait devenir un bon peintre de portraits ; et cette profession, quand elle est exercée avec suite et persévérance, peut donner une position aisée et indépendante.

Quant à Valdroche, c'était bien différent ! Valdroche promettait d'être un jour un de ces artistes qui font époque et qui remuent les millions ; mais il passait à bon droit pour un homme léger, dissipé, grand coureur d'aventures, qui rendrait certainement sa femme malheureuse, si jamais il se mariait. Au surplus, c'était un homme dangereux, sur qui une mère de famille devait toujours avoir l'œil ouvert.

Telles étaient les réflexions qui peuplaient

en ce moment le cerveau fécond de la bonne femme. Et celui de la jeune fille, de quels rêves était-il hanté ? Elle témoignait une douce et charmante sympathie pour Matthieu ; mais Valdroche, depuis l'aventure du combat singulier, était devenu l'un des familiers de la maison. Si Matthieu était le protégé de la mère, Valdroche était le favori du père, à qui il contait le soir tout le répertoire des charges d'atelier avec cette verve parisienne qui tient si souvent lieu d'esprit et de bon sens. Cependant, Marie restait toujours sur la défensive avec lui. Souvent, dans les premières soirées de l'automne qui commençait à s'avancer, les trois membres de la famille et les deux artistes, qui étaient devenus décidément deux amis, se réunissaient à deux ou trois voisins séculaires, et l'on faisait de formidables parties de loto. Valdroche, dans ces graves circonstances, essayait de s'asseoir auprès de Marie ; mais celle-ci se levait aussitôt et allait se placer entre Matthieu et sa mère.

Ces préférences étaient observées avec humeur par Valdroche, mais elles passaient inaperçues pour le pauvre Matthieu, qui se croyait beaucoup trop laid pour en être digne. L'humilité habitait dans son cœur et la défiance de lui-même dans son esprit. Il regardait Marie comme un ange, comme une idole qu'il fallait adorer à genoux ; mais jamais il n'eût osé lever sur elle d'autres regards que ceux du respect et du dévouement. Si même, depuis qu'il avait terminé le portrait de la jeune fille, on le voyait encore venir si souvent et s'asseoir assidûment au foyer modeste de la famille, peut-être obéissait-il moins à l'entraînement de son cœur qu'à une sorte d'instinct secret qui lui disait de veiller sur Marie et d'être prêt un jour à la protéger.

Valdroche avait pu se départir à son égard de ses façons d'agir hautaines et moqueuses, et affecter dans ses relations avec lui une grande rondeur et une certaine bonhomie, mais Matthieu ne laissait pas que de se souvenir de la lettre qu'il avait surprise, et dans son honnête bon sens il lui semblait que l'homme capable d'agir par des moyens semblables sur l'esprit d'une jeune fille, ne pouvait avoir que des intentions coupables et qu'il

n'osait avouer. Si Valdroche avait porté ses vues sur elle, pourquoi ne pas se déclarer franchement, carrément ? Il résolut donc, quand l'heure en paraissait favorable, de faire un appel direct aux bons sentiments de Valdroche. Pour le moment, rien ne lui semblait devoir précipiter cette démarche.

Aussitôt que Matthieu eut terminé le portrait de la jeune fille, Valdroche avait pris la brosse à son tour. Doué d'une extrême facilité, en trois séances il eut terminé, je ne dirai pas un tableau, mais une ébauche dans laquelle il ne manquait ni verve, ni couleur, ni ressemblance. Cette dernière qualité était même assez saillante, et le père de Marie, en voyant la peinture, n'avait pu contenir son admiration.

— Oh ! c'est frappant ! s'était-il écrié.

— Je trouve l'autre mieux fait, avait fait observer sa digne moitié.

— Oui, mais comme celui-ci est vigoureux, comme il a du caractère !

— Oui ! le caractère d'une marchande de la halle qui ne se serait pas lavée depuis huit jours.

— Vous ne vous y connaissez pas, ma chère amie, la vraie peinture n'a que faire de la propreté ; il lui faut des tons chauds, des contrastes énergiques, et elle ne peut les obtenir qu'à la condition de rentrer tout crûment dans la réalité.

Le père de Marie fréquentait quelquefois les artistes du voisinage ; à leur contact il avait appris leur jargon, et prétendait avoir en peinture des connaissances particulières. Mais ses phrases d'atelier n'imposaient pas à sa femme, et celle-ci ne paraissait rien moins que vaincue du mérite transcendant du portrait bâclé par Valdroche.

— La réalité, murmura-t-elle : est-ce que vous prétendriez, par hasard que les joues de ma fille ont cette couleur de brique, que ses cheveux sont aussi mal peignés, que son fichu est aussi mal attaché, que ces yeux sont ainsi cerclés de noir ?

— Mon amie, tout cela est l'effet d'un heureux désordre que l'artiste imagine afin de mieux cacher son art. Un poète classique l'a dit :

Souvent un beau désordre est un effet de l'art.

Et certes celui qui écrivait ainsi ne peut être soupçonné d'avoir voulu émanciper les Muses.

— Peu m'importent les Muses et votre poète ! Je vous dis que ce portrait est abominable, qu'il prête à ma Marie un air vulgaire et déhonté qui me déplaît, et que si ce tableau reste comme il est, il ira rejoindre au grenier les croûtes que vous avez achetées dernièrement.

— Des croûtes ! mon amie, vous appelez croûtes des tableaux de l'école de Delacroix ! Une peinture pleine de verve et de couleur !

— Oh ! je le crois bien, la couleur n'y manque pas, elle est épaisse de trois pouces.

— Oui, mais aussi quel effet, quelle vigueur ! Vous n'avez pas voulu les souffrir dans l'appartement, je le comprends, leurs sujets faisaient une loi à une bonne mère de famille de les tenir éloignés des yeux de sa fille.

— Je ne sais quels sujets ils représentent, car je n'ai jamais pu rien y découvrir qu'un mélange incompréhensible de couleurs, et je crois que s'ils sont dangereux, ce ne peut être pour l'imagination, mais pour la vue qu'ils fatiguent. Eh bien ! cette peinture de votre bien-aimé Valdroche est à peu près de même espèce, elle me fait mal aux yeux et elle a de plus l'impertinence d'afficher ma fille et de lui donner des airs que, grâce au ciel, elle n'a pas.

— Peut-être, en effet, Valdroche a-t-il été trop loin dans l'expression, mais c'est là le défaut d'une qualité comme nous disons dans les ateliers. Avec le temps il s'en corrigera. Il est si jeune !

— Oui, mais corrigera-t-il aussi ce prétendu portrait ?

— N'en doutez pas, ma bonne, n'en doutez pas. Valdroche peut avoir des airs légers, mais au fond, c'est un artiste sérieux, enthousiaste et amoureux de son art.

— Je le crois beaucoup plus amoureux de votre fille.

— Amoureux de Marie ! La digne enfant ne mérite-t-elle pas cette distinction flatteuse de la part d'un homme qui a en lui l'étoffe d'un grand artiste ?

— Un grand artiste qui n'a pas même obtenu la médaille à l'École des Beaux-Arts.

— Ah ! je le crois bien, l'École des Beaux-

Arts c'est le tombeau du génie et le sarcophage de l'intelligence !

— Ce qui n'empêche pas que M. Matthieu, qui peint très bien et d'une manière si consciencieuse, ne soit un élève chéri de messieurs les membres de l'Académie, et l'un de ceux qui ont le plus d'avenir à l'École.

— Je vois ce que c'est, vous avez des préférences marquées en faveur de la peinture froide et léchée. Il faut à vos yeux féminins des surfaces lisses et bien caressées, un coloris délicat et transparent, un contour net et arrêté. Vous êtes femme et je le comprends ; mais à nous autres hommes, il nous faut quelque

chose de plus mâle, de plus vivant. Vous avez du penchant pour Matthieu, moi j'en ai pour Valdroche ; sur le terrain de l'art, ma bonne amie, nous ne pourrions jamais nous rencontrer.

— Il s'agit bien d'art, en ce moment, il s'agit de votre fille, et je voudrais savoir de vous, puisque vous avez abordé ce sujet, quelles sont vos intentions d'avenir pour elle.

A. DE BERNARD.

(REVUE CONTEMPORAINE.)

(La suite au prochain numéro.)

## UN REMÈDE VIOLENT.

Ah ! la charmante figure ! m'écriai-je en m'arrêtant devant un délicieux pastel bien conservé pour son âge (il datait de Louis XV), et dont les couleurs n'avaient rien perdu encore de leur éclat et de leur fraîcheur... En vérité, repris-je, l'artiste habile qui a fait ce portrait devait avoir le secret de fixer sur parchemin les crayons qu'il employait. — En effet, dit M. de \*\*\* mon hôte, les pastels finissent toujours par pâlir, la moindre secousse qu'on leur imprime suffit pour détacher la poudre légère qui les couvre, et bientôt le papier, comme l'aile du papillon qu'un écolier martyrise, devient terne et sans flou... C'est le portrait de madame de Barré, ma grand'tante, une des plus jolies femmes de son temps, et, ajouta M. de \*\*\* en baissant un peu la voix, qui fut pendue par la main du bourreau en 17...

— Ah ! mon Dieu ! dis-je d'un air consterné sans oser ajouter un mot de plus de peur d'indiscrétion, et fort embarrassé de la confidence. M. de \*\*\* se taisait... Oh ! oh ! pensais-je, y aurait-il une tache sur l'écu de mon honorable baron?... Le château dont je visitais en ce moment la galerie de tableaux, était le siège d'une des plus anciennes baronnies de Provence. A dire vrai, j'étais fort surpris d'ignorer cette histoire ; mon père, grand conteur, qui était l'ami d'enfance de M. de \*\*\*, savait toutes les anecdotes qui couraient les ruelles depuis un siècle, et bien certainement il n'eût pas laissé moisir dans son sac cette bonne histoire de pendu. Je jetai les yeux sur M. de \*\*\*, sa physionomie avait plus de gaieté que de tristesse... Je flairai la mystification ; j'observai plus attentivement le baron, et il devint évident pour

moi qu'une terrible envie de rire le tenait à la gorge. Décidément, lui dis-je, vous couchez vos petites malices noires avec du gros fil blanc. — Allons, je suis un mauvais comédien, me dit-il en riant, et je devrais être d'autant plus humilié de ce *fiasco*, ajoute-t-il avec une parfaite bonhomie, que c'est pour la centième fois au moins que je m'essaie dans ce rôle... Tenez, voici l'histoire, elle n'a rien de terrible :

Madame de Barré était alors la gracieuse jeune femme du pastel que vous admirez ; petite maîtresse spirituelle et jolie à croquer, elle n'était pas ce que vous appelez aujourd'hui une *lionne*, c'était encore une femme aimable... passez moi ce trait, je ne suis plus jeune, et, si je ne raffole pas de vos jeunes femmes, peut-être cela tient-il à ce qu'elles ne raffolent plus de moi. A la suite d'une grossesse, ses couches, — elles n'en font jamais d'autres, — lui laissèrent je ne sais plus quelle affection du gosier due à un dérangement des petites vertèbres du cou, que les médecins nomment, je crois, les cervicales. Il en résulta pour ma tante des douleurs intolérables dans la région affectée, et impossibilité complète de faire pivoter son cou de cygne sur ses épaules roses ; il lui fallut bientôt renoncer à aller dans le monde, et dire adieu au bal dont l'atmosphère chargée de parfums et d'harmonie, est aussi nécessaire à une jolie femme que le soleil l'est à la vie des fleurs. Étendue sur une chaise longue, notre pauvre recluse portait un nouveau deuil chaque jour... celui des fêtes où l'on dansait sans elle. Les médecins les plus habiles furent consultés ; mais les traitements vinrent échouer devant l'opiniâtreté du mal.

— Que faire, mon Dieu ! que faire ? disait un jour madame de Barré à son amie, madame de Simiane, j'ai épuisé tous les remèdes, consulté tous les gens de l'art... — Tous, non, interrompit madame de Simiane, il en est un que vous n'avez pas vu encore et, ma foi, aux grands maux les grands remèdes... je veux parler du docteur Vincenti. — Le bourreau ! s'écria ma tante en sautant comme une mine. — Lui-même, dit madame de Simiane ; et pourquoi pas, s'il peut vous guérir ? Vous le savez, du reste, ajouta-t-elle, ce Vincenti est un homme habile, et l'on cite de lui des cures merveilleuses. — Oui, il guérit de la vie, dit en riant madame de Barré ; puis changeant de ton, elle ajouta tristement : et... aux grands maux les grands remèdes... — Allons, ma bonne amie, dit madame de Simiane en la baisant au front, pas de ces vilaines idées noires, vous êtes trop jeune pour penser à mourir, et trop jolie pour qu'on vous laisse faire... Essayez du Vincenti : croyez-moi, j'ai le presentiment que vous vous en trouverez bien. Ce que je vous dis est sérieux ; pensez-y : adieu.

Madame de Barré était une femme d'esprit et de résolution ; elle parvint à surmonter le dégoût bien naturel que lui inspirait la personne du docteur Vincenti (c'est ainsi que, dans le peuple, on le désignait), et, après mainte et mainte hésitation, elle se décida à le faire appeler.

Cet homme, qui était Italien, était venu se faire pendre en France pour je ne sais quelle fredaine capitale. On lui avait fait grâce du dernier supplice, à la charge par lui de faire à autrui ce qu'il n'aurait pas voulu qu'on lui fit. Il racheta donc sa vie en s'engageant à l'ôter aux autres. C'était un petit vieillard propre, qu'on rencontrait toujours vêtu de noir et portant à sa boutonnière une petite échelle de drap rouge, insigne de sa profession : homme instruit au surplus, spirituel même, à ce que prétendaient les joueurs qui allaient chez lui bourrer leurs poches de corde de pendu.

Le lendemain, à l'heure convenue, on introduisit le docteur Vincenti. Madame de Barré fut obligée de l'engager à plusieurs reprises à entrer dans sa chambre avant que le bourreau, qui se tenait debout à la porte, dans la posture la plus humble et les yeux baissés, osât s'y

décider. Il s'arrêta néanmoins à trois pas de ma tante et attendit qu'elle voulût bien lui expliquer en quoi il pouvait lui être utile. Mais il faut, dit Vincenti, quand ma tante eut parlé, il est nécessaire, continua-t-il, en hésitant à chaque mot et avec les gestes les plus respectueux de la pantomime italienne, il faut que je touche madame, il le faut ! — Touchez, docteur, touchez, dit en tendant le cou madame de Barré, qui confessa depuis qu'au contact de cette main qui avait aidé à rouer tant de criminels, un frisson courut par tout son corps, et qu'elle n'eut plus sur les os que de la chair de poule. — Eh bien ! docteur, croyez-vous pouvoir me guérir ? — J'en suis certain ; seulement je crains que madame ne veuille pas faire usage du seul moyen qui soit en mon pouvoir pour la rendre à la santé.

— Dites, docteur, dites ; je suis prête à tout. — Après beaucoup d'hésitation, le docteur Vincenti lui dit : Il faut... que je vous pendre. — Voilà bien un remède de bourreau, dit ma tante en riant, après le premier mouvement de stupéfaction qui suivit l'ordonnance étrange du singulier médecin. — Que madame soit sans inquiétude sur les suites de... l'opération, je réponds de sa guérison sur ma tête. — Allons, je veux bien être pendue, mais je veux l'être tout de suite, dit madame de Barré, qui ne voulut pas se donner le temps de la réflexion ; voyons, pendez-moi haut et court, et finissons-en. Le bourreau décrocha le lustre, qui tenait au plafond, se fit donner une corde qu'il fixa lui-même à l'anneau, disposa une échelle double, sur laquelle il fit monter la patiente cravatée d'un nœud coulant, et se plaça sur le même échelon ; puis, d'un brusque croc en jambe, il fit perdre pied à madame de Barré, dont le corps balança dans l'espace.

Le bourreau la reprit aussitôt dans ses bras et la transporta évanouie sur son canapé ; quand madame de Barré revint à elle : — Essayez, Madame, lui dit-il, de tourner votre cou dans tous les sens. — Ce qu'elle fit sans la moindre douleur. — La vertèbre a repris sa place, dit le bourreau, Madame est guérie.

Et voilà comment, dit M. de \*\*\* en terminant, ma grand'tante fut pendue par la main du bourreau, en 17...

Hector de Couv.

(Chronique de France.)

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.